This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

891.78
P990
F57
A 471408

ANGERS, IMP. A. BURDIN ET C^ie^, RUE GARNIER, 4.

UN GRAND POÈTE RUSSE

ALEXANDRE POUCHKINE

D'APRÈS SES ŒUVRES ORIGINALES

ET DES

DOCUMENTS NOUVEAUX

Conférence faite à la Société des Études Historiques
le 28 février 1894

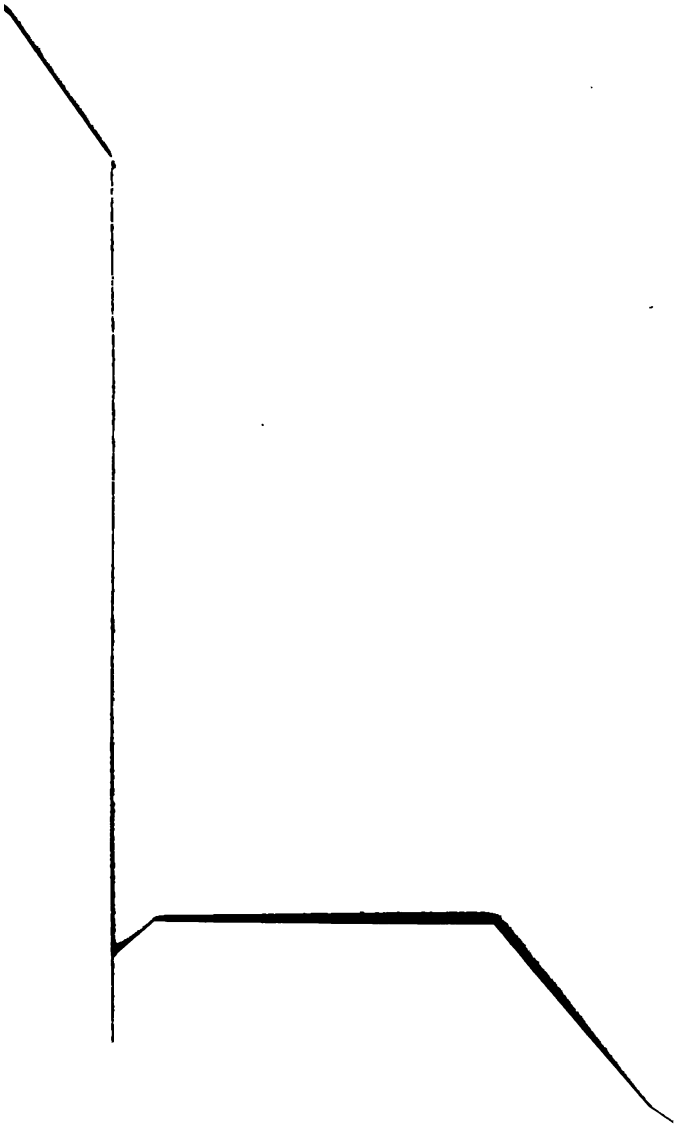
PAR

JACQUES FLACH

Professeur au Collège de France.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1894



Violet Coll.
7-31-46

891.78
P990
F57

UN GRAND POÈTE RUSSE

ALEXANDRE POUCHKINE

MESDAMES, MESSIEURS,

IL y a présomption, je le sens, à venir parler devant vous d'un poète étranger, surtout d'un poète russe. Un poète français, à la bonne heure! Je n'aurais qu'à m'en remettre à lui-même du soin de vous parler, puisqu'enfin le premier devoir d'un conférencier est de plaire, et qu'à plaire nul ne s'entend mieux que le poète. Mais un poète russe! alors que la langue russe est la plus musicale des langues, la plus souple, la plus flexible et la

BIBLIOTHÈQUE SLAVE ELZÉVIRIENNE

UN GRAND POÈTE RUSSE

ALEXANDRE POUCHKINE

trésors de jouissances littéraires qu'ont déposés dans vos cœurs vos poètes familiers, un Shakspeare et un Byron, un Gœthe et un Heine, un André Chénier et un Alfred de Musset?

I

LE MILIEU LITTÉRAIRE

Plaçons d'abord Pouchkine dans son milieu. Nous le devons par un double motif si la littérature russe est encore peu connue en France, et s'il est nécessaire, car je le crois, de bien entendre la qualification qu'on a souvent donnée à Pouchkine, en l'appelant le chef du romantisme en Russie.

Le terme est exact ou il est faux. Tout dépend du sens que vous attribuez au mot de *romantisme*. Je n'en vois qu'un qui puisse convenir indistinctement à tous les pays. A un point de vue très général, le romantisme est une émancipation, un affranchissement, une révolution. Un pouvoir s'é-

croule, un maître est jeté à bas. Maître et pouvoir varient d'un pays à l'autre. Ils s'appellent le classicisme en France, en Allemagne l'exotisme et la pédanterie, renforcés par le cérémonial empesé des petites cours ; en Angleterre c'est le *cant*, c'est la pruderie ou le préjugé aristocratique, et aussi l'égoïsme national dans son étroitesse intransigeante. Voilà les adversaires que combattent et terrassent, en France, Victor Hugo, en Allemagne, Lessing, Herder et Wieland, les frères Schlegel et Henri Heine, lord Byron en Angleterre.

Et en Russie ? En Russie, nous retrouvons le classicisme français, puisque la littérature russe n'est, à la fin du XVIII[e] siècle, qu'un prolongement de la nôtre. Nous le retrouvons avec les despotiques excès qu'a dépeints la plume imagée de Taine : l'homme réduit à n'être plus qu'un personnage abstrait, *une serinette à phrases*, la nature devenue un décor de théâtre, les plantes florissantes *des fleurs de papiers peints*. — Le maître tyrannique, c'est la « convention », c'est l'usage que la cour et les salons dé-

crètent, l'usage dont Vaugelas a dit : « Le peuple n'est le maître que du mauvais usage et le bon usage est le maître de la langue[1]. »

La tyrannie de l'« usage » était plus forte encore en Russie ; elle y était en même temps plus illogique. Plus forte, si une cour peu nombreuse formait le seul public lettré et si, à cette cour, les manières, la langue, l'accent français étaient la pierre de touche de l'écrivain, au même titre que du courtisan ; moins logique, si elle violentait une langue jeune, svelte, harmonieuse, luxuriante, et l'obligeait à se guinder, à se compasser, à revêtir, avec mille afféteries, un habit à la française. En vain chercherez-vous alors des poètes originaux, vous ne trouverez que des « pseudo-classiques », des émules de Ducis et de Marie-Joseph Chénier, de Crébillon ou de l'abbé Delille.

Rompre les lisières, émanciper tout ensemble la littérature et la langue, telle fut l'œuvre de Pouchkine. L'initiative vint-elle

1. *Remarques sur la langue française*, Paris, 1738, I, p. 51.

de lui ? Je ne voudrais l'assurer ; mais il mena l'action, il en prit la tête.

De telles subversions ont des causes moins personnelles et plus profondes. Sans la Révolution française, le romantisme serait-il né chez nous?

En Russie, il surgit spontanément de la guerre d'indépendance nationale, d'une réaction violente contre la domination française et le despotisme napoléonien ; il fut alimenté ensuite par l'animosité que soulevèrent les sympathies de la France pour la cause polonaise.

Les esprits étaient donc entraînés, emportés par un courant irrésistible ; en outre, ils s'étaient retrempés dans les crises politiques et guerrières ; ils avaient cette fraîcheur, cette vigueur, cette ardeur juvénile sans lesquelles il ne saurait y avoir de renaissance.

A Moscou, la ville sainte, à Pétersbourg, la cité impériale, des sociétés s'organisent, secrètes ou ouvertes, politiques et littéraires : chacun rêve de liberté, chacun de poésie nationale, tous réclament la prompte

délivrance de l'hégémonie de la France. A celle-ci on oppose ses rivales littéraires de fraîche date, l'Angleterre et l'Allemagne. Comme ces enfants, drus et forts du lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice, la jeunesse patriote accable de ses dédains, de ses sarcasmes, les lettres françaises d'où procède sa culture.

Pouchkine, j'ai hâte de le dire, fut moins ingrat. Maître de lui, il conserva pour nos classiques, pour Molière surtout, une admiration profonde. Seuls, la littérature lascive et le persiflage desséchant du XVIII^e^ siècle trouvèrent en lui un fougueux adversaire. Encore leur gardait-il surtout rancune des mauvais pas où dans sa prime jeunesse ils l'avaient fait tomber. Loin d'être exclusif, son esprit puisa à toutes les sources d'inspiration, loin de se retrancher dans sa pensée, il entra dans la familiarité des grands écrivains de tous les temps et de tous les pays, et c'est porté par eux qu'il s'éleva triomphalement au-dessus de son entourage littéraire et dégagea sa puissante originalité.

II

L'ÉDUCATION

Que d'éléments complexes aidèrent à former son génie, et le nourrirent de leur suc.

Voici d'abord l'élément français. Il est représenté par la société qui a façonné son enfance, par son père surtout, homme d'esprit, imprégné de culture française, très répandu dans le monde des salons, très goûté pour son sel gaulois, ses réparties et ses rimes badines. Il avait quitté l'armée en 1798 et était venu, presque aussitôt, se fixer à Moscou. C'est là que, le 26 mai 1799, Pouchkine était né.

Dans la maison natale le poète put voir, enfant, nos littérateurs émigrés; il y connut Xavier de Maistre qui fit le portrait de sa mère; il y découvrit surtout, en rangs pressés, sur les rayons de la bibliothèque, nos grands classiques, nos philosophes, et

nos petits poètes. A neuf ans, pris d'une passion effrénée pour la lecture, il s'enfermait des nuits entières dans le cabinet paternel, dévorant tous les livres qui s'offraient en pâture à sa novice curiosité.

Sa merveilleuse mémoire ne perdait rien de ses lectures. S'il fallait en croire son frère Léon, il aurait, dès l'onzième année, su Molière par cœur et, avec lui, toutes les œuvres maîtresses de notre langue. Nous devons, sans nul doute, en rabattre, mais il en restera assez encore pour que la France puisse réclamer une large part dans l'éducation de l'écrivain moscovite.

Voyez déjà à quel point nos auteurs excitent sa veine productrice. Il lit Molière et compose une comédie, l'*Escamoteur*, — qu'il joue devant sa sœur comme spectatrice unique, — il lit La Fontaine et compose des fables; il lit Voltaire et compose un poème héroi-comique, le tout en vers français. Son précepteur le surprend et le raille; il se dépite et jette ses vers au feu.

Au lycée de Tsarskoié-Sélo, où il entre le 19 octobre 1811, ses camarades l'appel-

lent « le Français », et il ne justifie pas seulement le sobriquet par sa connaissance de notre langue et par son goût pour nos lettres, mais par sa pétulance et sa vivacité. Il continue du reste à faire des vers français, toujours légers, médiocres encore.

Quand aux années scolaires la vie mondaine succède, il devient l'hôte assidu du salon le plus français de Pétersbourg, le salon de la comtesse de Laval. Vrai salon d'ancien régime, où le maître du logis, émigré à la suite de Condé, comte par la grâce du futur Louis XVIII, représente la politesse raffinée et l'esprit voltairien; sa femme, princesse russe, la fortune et le prestige nobiliaires; son gendre enfin, le prince Serge Troubetzkoï, un des Décembristes de 1825, les idées novatrices. Mme de Smirnof, en ses mémoires, nous narre sur le comte de Laval une historiette que je vais vous dire, parce qu'elle met Pouchkine en scène.

Laval était extrêmement myope. Un jour qu'ayant reçu chez lui l'empereur Nicolas, il voulait reconduire le souverain, il ne sut

pas trouver la porte et s'arrêta derrière un battant, en faisant de profondes révérences. L'empereur était descendu l'escalier que le pauvre Laval saluait toujours, de plus en plus profondément. Chacun de sourire ou de rire, jusqu'à ce que Pouchkine avertit le comte de sa méprise et le ramena au salon. Laval lui fit à haute voix ce compliment mérité : « Vous êtes un homme de bonne compagnie, monsieur le poète ».

Elle était presque une Française aussi la grande amie de Pouchkine, Mme de Smirnof. Fille d'un Français, M. de Rosset, et d'une Circassienne, elle nous appartenait par son éducation, son goût, son tact exquis. Dame d'honneur de l'impératrice Alexandra, très en faveur à la cour, elle put servir et servit fidèlement les esprits d'élite, tels que Pouchkine et Gogol, qu'elle réunissait dans sa petite chambre du palais d'hiver, ou plus tard dans son salon, après qu'elle eut épousé un ami de son poète favori, le général Smirnof, gouverneur de Saint-Pétersbourg. Tant était fervent son culte pour Pouchkine qu'elle nota, au jour

le jour, et ses propos et les plus menus faits qui le touchaient. Ces souvenirs précieux, dont la publication se poursuit depuis plus d'une année dans une Revue russe [1], nous permettent de soulever maints replis jusqu'alors cachés de l'âme de Pouchkine, de mieux sonder sa pensée, de mieux connaître son entourage.

A côté de l'influence française, celle de l'Angleterre s'exerce sur notre poète. Elle s'exerce par Byron et Walter Scott (je parlerai aussi de Shakspeare) qui, la politique aidant, sont en grande vogue, l'un auprès des lettrés, l'autre auprès des gens du monde. Elle s'exerce encore par l'atmosphère d'idées, de goûts, de sentiments anglais, dont la diplomatie britannique, usant de mille séductions, enveloppe la noblesse russe. L'esprit de Pouchkine était, du reste, trop indépendant pour se laisser asservir et maintes fois sa verve malicieuse s'égaya aux dépens des passions politiques de ses nouveaux amis. Témoin cette plaisante

1. *Sievernyi Viestnik* (le messager du Nord). Saint-Pétersbourg; depuis la livraison de janvier 1893.

anecdote que Mme de Smirnof nous raconte.

Le Reform bill vient de passer à la Chambre des communes. L'empereur en reçoit la nouvelle et charge Mme de Smirnof de la communiquer à Pouchkine qu'elle rencontrera le même soir à un bal, chez le comte de Laval : « Annoncez-lui que le bill a passé; il croyait qu'il ne passerait pas. » Pouchkine se met aussitôt en quête de lady Heytesbury, une torie enragée, et dès qu'il l'a rejointe se fait un malin plaisir de la féliciter. L'Anglaise devient furieuse; on l'entend crier : « Oh! vous êtes une horrible radicale! comme Byron. Tous les poètes sont des radicales... » Mme de Smirnof ajoute : « Pouchkine a ri jusqu'aux larmes. J'ai dansé la mazurka avec l'horrible radicale. »

L'Allemagne, c'est Joukovski qui la lui révèle. Joukovski, son aîné de seize ans, qui, le premier, rompant avec le pseudo-classicisme, fit connaître et goûter à la Russie, par d'admirables traductions, et Gœthe et Schiller et tout leur cortège de modernes écrivains. Cœur d'or, « âme de cristal », il

entoura Pouchkine d'une tendresse paternelle, et mérita ainsi à double titre d'être appelé par lui « le père nourricier de sa jeune muse. »

Mais cette muse n'allait-elle pas, sous ces multiples influences, devenir cosmopolite et manquer à sa mission rénovatrice? On eût pu le redouter si un irrésistible attrait n'avait entraîné le poète vers l'âme russe. Enfant, elle s'ouvrit à lui par les chansons et les contes d'Arina, sa nourrice, par les jeux et les danses où dans le domaine de sa grand'mère, à quarante verstes de Moscou, il se mêlait aux jeunes paysans. Adolescent, elle lui versa sa flamme, dans la lutte héroïque de la patrie envahie, alors que Joukovski exaltait les courages en célébrant la gloire des ancêtres[1]. Jeune homme, elle l'éblouit, au cénacle libéral de l'Arzamas, en prenant le radieux visage de la liberté naissante. Et puis, à l'âge adulte, l'obser-

1. Dans le beau poème qu'il écrivit en 1812, aux feux du bivouac, avec une fougue patriotique comparable à celle de la Marseillaise : *Le chanteur dans le camp des guerriers russes.*

vation et l'étude fortifièrent ou élargirent ces impressions premières.

Les survivants attardés du passé côtoyaient dans le monde qu'il fréquentait les acteurs les plus illustres de l'épopée contemporaine. Oh! les étranges, les étonnantes figures! et qu'elles ont bien cette verdeur qui provoque aux renaissances littéraires! Regardez ces deux silhouettes que je détache des souvenirs de M^me^ de Smirnof.

Voici une dame de la cour qui a vu plusieurs règnes. Elle est « très voltairienne, tout en allant à la messe. » Elle raconte à Pouchkine des « histoires incroyables du bon vieux temps. » Un jour elle dit au grand-duc Michel : « Je ne veux pas mourir subitement car j'arriverais au ciel tout essoufflée et éperdue. Or j'ai quatre questions à poser au bon Dieu : qui étaient les prétendants? qui était le masque de fer? le chevalier d'Eon était-il une femme ou un homme? Louis XVII a-t-il été enlevé du Temple ? On dit qu'on l'a emporté dans une corbeille de blanchisseuse. M^me^ de Tourzel ne le savait pas quand je l'ai vue ».

— « Êtes-vous donc si sûre d'aller au ciel ? » lui demanda le grand-duc. Et la vieille dame de riposter : « Hé ! croyez-vous que je sois née pour faire antichambre au purgatoire ? »

Quel contraste avec ce type de guerrier moscovite, le général *Je*. — En 1812, il fut enveloppé en chargeant nos troupes et amené au quartier général français.

Napoléon l'apostrophe : « Le général qui a commandé la charge est un brave. Est-il tué ? Comment s'appelle-t-il ? » — « *Je*, c'est *Je*, sire. » — L'empereur reprend : « Le général *Je* est un brave. » — Alors le prisonnier balbutie : « *Je*, c'est moi, ici, je. » — « Ma foi, s'écrie Napoléon, je croyais qu'il s'appelait *Je*. Je vous félicite, très belle charge. »

C'est lui aussi qui eut avec le grand-duc Michel un amusant colloque. Il admirait en ces termes bizarres un beau soleil couchant : « Ce couchement de soleil est pythagore. » — « Général, on dit pittoresque, » observa le grand-duc. — L'autre, sans se troubler : « Pythagore ou pittoresque sont synagogues. » — Tout en riant,

le grand-duc conclut : « Vous ignorez l'art grammatical, mais vous savez l'art de vous battre. »

III

LA VIE

Je voudrais à présent, Mesdames, Messieurs, vous faire assister à l'éclosion en Pouchkine des qualités maîtresses qui, une fois déployées, seront les grandes ailes sur lesquelles il planera, poète, au-dessus du temps, et rayonnera sur le monde des intelligences.

Au sortir du lycée, en 1817, il est entraîné dans le tourbillon mondain de Pétersbourg. Mais dès alors il écrit un poème, Rouslan et Lioudmila : œuvre incohérente où se reflète l'état de son âme, creuset où bouillonnent pêle-mêle, sans parvenir à se fondre, légendes nationales et éléments exotiques. Il écrit nombre aussi de poésies détachées. L'une d'elles, une ode à la liberté, devait décider de son sort. Elle appela sur

lui la colère impériale et le fit exiler dans le midi de la Russie.

Ne le plaignez pas; ce fut une bonne fortune. L'exil à l'intérieur le sauva, sans doute, du relèguement en Sibérie que valut à ses amis le complot de décembre; il le sauva, en tout cas des folies de plaisir et de dissipation où il courait risque de sombrer.

Quand il visite le Caucase et la Crimée, quand il parcourt les rives du Don, ce n'est plus la vie factice et énervante des villes, c'est l'existence en plein air au milieu des libres enfants de la steppe infinie. Aux beautés de convention qui jusqu'ici l'ont charmé succède la splendeur vraie de la nature méridionale.

Toutefois, il ressemble encore au jeune peintre qui ne voit la nature qu'à travers les yeux du maître et qui se sert des procédés appris pour traduire des impressions personnelles. Byron s'interpose entre lui et les merveilleux spectacles qu'ils ont tous deux contemplés. Ne vous étonnez donc pas si les œuvres de cette période, la *Fon-*

taine de Baktchisaraï, les *Frères brigands*, le *Prisonnier du Caucase*, manquent encore d'une franche et forte originalité.

Au retour seulement, dans un village du Nord, l'attendait la crise heureuse après laquelle il pourra dire : « Je sens que mon âme s'est tout à fait développée — je puis créer[1]. »

On était à l'automne de 1824, ses épigrammes l'avaient brouillé avec le gouverneur d'Odessa. Pour le punir, et s'en défaire, la police impériale l'avait interné dans le village de Mikhaïlovskoïé, domaine de sa famille. Son caractère indompté ne put s'y plier à l'étroite surveillance où son père voulut le tenir, une scène violente provoqua le départ des siens. Après la vie errante, deux ans de solitude et de recueillement allaient lui être imposés.

Circonstance propice entre toutes, il resta en tête à tête avec sa nourrice Arina. Oh ! la bonne fille, et que d'histoires populaires elle savait, que de légendes et que de contes,

1. Lettre publiée par Annenkof dans l'ouvrage précité, p. 436.

que de chansons nationales. Pouchkine ne se lassa plus de l'entendre et de l'interroger. Il questionna aussi les paysans d'alentour, il fit un recueil de leurs récits et de leurs chants, il étudia avec ardeur l'histoire de la vieille Russie, il but à longs traits à cette fontaine merveilleuse qui déflue de l'âme du peuple.

Pour la première fois, il se trouva en face de sa pensée, il rentra en lui-même, il écouta la voix intérieure de son génie, il cessa de traduire les accents étrangers de la littérature occidentale. Shakspeare seul lui servit désormais de modèle. Il s'efforça d'apprendre à son école la simplicité, le naturel, la sincérité, ces conditions premières de toute œuvre nationale.

C'est l'heure où il écrit les *Tsiganes* et *Boris Godounof*[1], qui, aux yeux de beaucoup, passent pour ses chefs-d'œuvres.

Mais ne vous semble-t-il pas que je vous ai beaucoup parlé de Pouchkine et même de ses œuvres, sans l'avoir encore cité?

1. Commencé en novembre 1824, *Boris Godounof* a été achevé en juillet 1825.

Écoutons le chanter cette campagne russe où je viens de vous montrer s'épanouir son génie et où plus tard il retournera, chaque automne, chercher à son inspiration une sève nouvelle.

LE VILLAGE

Je te salue, ô toi, solitaire recoin,
Asile de la paix, et du labeur et de l'inspiration,
Où coule de mes jours l'invisible torrent
Dans le sein du bonheur et de l'oubli.

. . . . . .

Je suis à toi : j'aime ton jardin ombreux
Avec sa fraîcheur et ses fleurs,
Ta prairie parsemée de meules odorantes
Où de clairs ruisselets sous les buissons murmurent.
Partout, devant mes yeux, de mobiles tableaux :
Là je vois de deux lacs les plaines azurées
Où la voile du pêcheur blanchit par intervalle,
Derrière eux la rangée des collines, et les champs [diaprés,]
Plus loin les chaumières éparses,
Sur les humides rives les troupeaux vagabonds,
Les séchoirs fumants et les moulins ailés.

. . . . . .

Oracles des siècles, là je vous interroge !
Dans la solitude majestueuse
S'écoute mieux votre voix consolatrice.

Elle chasse le lourd sommeil de la paresse,
Pour le travail elle excite mon ardeur,
Et vos esprits créateurs
Germent dans la profondeur de mon âme.
Mais d'une pensée horrible ici l'âme s'obscurcit :
. . . . . .
Penché sur la charrue d'autrui, courbé sous le fouet,
Ici l'esclavage décharné se traîne dans le sillon
De l'impitoyable possesseur.
Ici le joug pesant, tous, les tire vers la tombe ;
D'espoirs et de penchants, nul en son âme n'ose
[en nourrir.]
Ici les jeunes vierges fleurissent
Pour le caprice d'un scélérat débauché ;
Appuis délectables de leurs vieux pères,
Les fils adolescents, associés à leurs peines,
Quittent la chaumière pour augmenter
La foule harrassée des esclaves domestiques.

Oh ! si ma voix pouvait faire tressaillir les cœurs !
Pourquoi brûle-t-il, dans ma poitrine, une flamme
[impuissante ?]
Pourquoi de l'éloquence le don terrible ne m'est-il
[pas échu ?]
Verrai-je, mes amis, le peuple délivré,
Et l'esclavage abattu par un signe du tsar,
Et, sur notre patrie, de la liberté resplendissante
Se lever, à la fin, la radieuse aurore ?

Au mois de septembre 1826 un ordre inopiné de l'empereur mande Pouchkine à Moscou. Doué d'un goût littéraire rare pour un souverain, Nicolas pressentait qu'un grand poète était né à la Russie. Mais n'était-ce pas un sujet rebelle, un révolté? Il voulut éclaircir ses doutes. Une entrevue loyale et franche les dissipa. Pouchkine y gagna de n'avoir plus dorénavant d'autre censeur que l'empereur lui-même et d'être autorisé dès l'année suivante de résider à Pétersbourg.

Une période féconde s'ouvre, où les œuvres, en vers, en prose, se suivent sans répit. Il écrit en un mois (octobre 1828) son admirable *Poltava*; il achève la dernière partie d'*Oniéguine*, la plus parfaite : contes, nouvelles, petits poèmes, scènes ou bluettes partent comme une gerbe d'étincelles; puis, pour son malheur et pour le nôtre, il se marie.

Je serais désolé que vous me prissiez pour un apôtre du célibat. Il faut donc que j'explique les termes dont je me suis servi.

Nathalie Gontcharof était une femme d'une grande beauté, mais sans éducation, sans esprit et que la poésie de son mari « ennuyait ». Briller dans le monde par l'élégance, la grâce, les parures, sa pensée n'allait pas au-delà. Caprices et coûteuses fantaisies s'abattirent en loi tyrannique sur Pouchkine. — Il l'aimait avec feu. — Le rang que, pour lui complaire il s'efforça de tenir à la cour (il était gentilhomme de la chambre) nécessita des dépenses incessantes et il dut y pourvoir par un travail ingrat. En même temps il excita parmi les courtisans de cruelles jalousies qu'envenimèrent, jusqu'à les transformer en haines, les traits satiriques et mordants où se complut sa vengeance.

Fut-ce malignité pure ? ou partielle vérité ? Toujours est-il que dans l'hiver de 1836, les bruits les plus fâcheux pour l'honneur de Pouchkine défrayèrent les salons de Pétersbourg. Sa femme, disait-on, se laissait courtiser par un bel officier de la garde. Un premier duel est arrêté par un coup de théâtre. L'officier déclare que l'u-

nique objet de ses assiduités est la sœur de Nathalie ; il la demande en mariage, il l'épouse. Mais la réconciliation ne fut qu'apparente et bientôt les rumeurs assoupies se réveillèrent. Bouillant, véhément, aigri, voulant étouffer à tout prix ce qu'il regardait comme une atroce calomnie dont il rendait son beau-frère responsable, Pouchkine écrivit une lettre de défi.

Par une glaciale après-midi de janvier, la rencontre eut lieu. Pouchkine tomba sur la neige ensanglantée, frappé d'une balle mortelle. Mais tant était ardente la passion qui l'animait qu'il obligea son adversaire à regagner sa place, s'accouda, visa, tira, et poussa un cri de triomphe en le voyant s'affaiser à son tour. Sa joie fut courte, la balle n'avait que ricoché sur un obstacle et produit une légère blessure au bras. Quand il vit son adversaire s'éloigner, il le suivit longuement du regard et dit à ses témoins : « Nous n'en avons pas fini avec lui. »

Hélas ! tout était fini. La Russie consternée avait perdu son grand poète, son poète de génie.

IV

L'HOMME ET L'ŒUVRE

Essaierai-je de suite de justifier le titre de *poète de génie*? Je ne le saurais évidemment. Tout ce qu'il m'est possible de tenter c'est de vous donner un faible aperçu de son activité créatrice.

Il a touché à tous les genres; il a excellé en tous. Il a été poète lyrique, dramatique, épique, satyrique, conteur en vers et en prose, historien, critique [1].

Il a mis au jour de piquantes fantaisies où son esprit se joue en pétillant, tels la *Petite maison de Kolomna* et le *Comte Nouline*; — des tableaux pittoresques et vivants, dont les *Tsiganes* sont le type achevé; — un roman en vers, *Oniéguine*, pur diamant, par l'éclat, la limpidité, le chatoiement, par les

1. L'œuvre de Pouchkine forme dix volumes compacts dans l'édition Souvorine (Saint-Pétersbourg, 1887) dont je me sers.

feux qu'il recèle et qu'il jette ; — enfin un drame, d'une superbe envolée, *Boris Godounof*, et une composition moitié poème et moitié drame, *Poltava*, d'une largeur de souffle, d'une harmonie, d'une sonorité, d'une grandeur dignes de l'épopée.

Il a créé des types de femmes tour à tour ardentes, éperdues d'amour, comme cette Zemfira des Tsiganes dont Mérimée s'est inspiré dans Carmen, et comme la Maria de Poltava ; d'une résignation héroïque, comme Marie de la Fontaine des larmes ; possédées d'ambition, comme la Marina de Boris Godounof ; désespérément vaillantes comme la fille du meunier dans la Roussalka, enfin radieuses de grâce, de sentiment, de droiture et de noblesse, comme la Tatiana d'Oniéguine.

Mais que peut valoir, à vos yeux, une si froide, une si stérile énumération ? Je veux m'efforcer plutôt de faire parvenir à vos esprits quelques-uns des accents du poète.

Je les prendrai dans Boris et dans Poltava.

Boris Godounof est le beau-frère du tsar

Féodor. La voix publique l'accuse d'avoir fait périr le frère cadet de Féodor, le tsarevitch Dmitri, et d'avoir, par ce crime, usurpé le trône. Un prétendant, le faux Dmitri, s'est bientôt levé. D'après la tradition, c'était un moine. Une scène du drame de Pouchkine, devenue classique, nous le montre conversant, dans son couvent, avec un vieux cénobite. Elle a été traduite maintes fois, mais sans qu'on ait, ce me semble, serré le texte d'assez près. Essayons de le faire :

La nuit. Une cellule dans le couvent du Miracle, l'an 1663.

LE PÈRE PIMÈNE. GRIGORI, *dormant.*

PIMÈNE (*Il écrit devant une lampe*).

Encore un seul, un dernier récit
Et ma chronique est achevée,
Accompli le devoir que Dieu m'a imposé,
A moi, pécheur. Ce n'est pas vainement que d'an-
[nées nombreuses]
Le Seigneur m'aura fait le témoin,
Et dans l'art d'écrire m'aura instruit,

Un jour viendra où quelque moine studieux
Découvrira mon œuvre fervente, anonyme.
Il allumera, comme moi, sa lampe,
Et, la poussière des siècles secouée de la charte,
Mes véridiques récits il transcrira;
Afin qu'ils voient, les fils des orthodoxes,
Le sort passé de la terre natale,
De leurs grands tsars afin qu'ils se souviennent,
De leurs travaux, leur gloire et leurs bienfaits,
Et pour leurs péchés, leurs ténébreuses actions,
Le Sauveur, humblement, ils implorent.

Dans ma vieillesse je revis mon existence;
Le passé repasse devant moi...
Y a-t-il longtemps qu'il fut emporté, gros d'évé-
[nements,]
S'agitant comme les flots de la mer océane?
Maintenant il est muet et paisible :
Un petit nombre de visages, ma mémoire les con-
[serve,]
Un petit nombre de paroles me reviennent encore,
Le reste a péri sans retour!
Mais le jour est proche, la lampe se consume,
Encore un seul, un dernier récit.
(*Il écrit*).

GRIGORI (*se réveillant*).

Toujours ce songe! Oh! se peut-il! Pour la troi-
[sième fois!]
Exécrable songe!... Et toujours devant la lampe

Le vieillard est assis ; il écrit, et le sommeil,
Sans doute, durant la nuit entière, ne parvient pas à
[lui clore les yeux]
Que j'aime son tranquille aspect,
Quand, l'âme abîmée dans le passé,
Il poursuit sa chronique ; et souvent
Je cherche à deviner de quoi donc il écrit :
De l'obscure domination des Tatares ?
Des supplices féroces d'Ivan ?
De la tumultueuse assemblée de Novgorod ?
De la gloire de la patrie ? C'est en vain,
Ni sur son front élevé, ni dans son regard
Se peuvent lire ses secrètes pensées.
Toujours cet aspect humble, majestueux...
Tel un diak, blanchi dans les prikazes,
D'un œil calme regarde innocents et coupables ;
Le bien, le mal le laissent impassible,
Il ne connaît ni pitié ni colère.

L'entretien se poursuit en périodes graves ou précipitées, déroulant devant nous l'agitation ambitieuse du jeune moine, le pressentiment de sa destinée tragique, la sérénité du vieillard, les vertus de Féodor, le crime de Boris. Il se termine par cet éclat de fanfare :

GRIGORI (*seul*).

Boris ! Boris ! tout en ta présence tremble,
Nul n'ose te faire ressouvenir
Du sort de l'enfant infortuné.
Mais voici qu'un solitaire, en sa sombre cellule,
Ici t'accuse d'un effrayant récit :
Tu ne pourras plus fuir la justice du monde,
Comme tu n'échapperas pas à la divine justice.

Poltava met en scène Mazeppa enlevant à l'un de ses vieux compagnons d'armes, Kotchoubey, sa fille unique, Maria, et pour se dérober à la vengeance du père, le faisant mourir sur l'échafaud. Je traduis le début du poème. La vivacité de son allure fait contraste avec l'ampleur majestueuse des vers que j'ai empruntés à Boris :

Il est riche et fameux Kotchoubey.
A lui des prairies infinies
Où les troupeaux de ses chevaux
Pâturent libres et sans gardien ;
A lui, autour de Poltava, des fermes
Entourées de jardins,
A lui des biens nombreux,
Fourrures, satin, argent,
Et au grand jour et mis sous clef.

Mais il n'est riche et fier Kotchoubey,
Ni des chevaux aux longues crinières,
Ni de son or, ni du tribut des hordes criméennes,
Ni de ses fermes héréditaires :
C'est de sa belle fille que s'enorgueillit le vieillard
[Kotchoubey.]

Que je voudrais ces citations moins imparfaites et plus nombreuses. Mais je suis obligé de revenir au portrait de l'homme et à l'appréciation de l'écrivain.

Vous plaît-il d'avoir son portrait peint par lui-même en vers français? Cette fois je ne m'exposerai pas au reproche d'infidélité. Le voici. Il est daté de 1814. Le modèle et le peintre avaient quinze ans :

MON PORTRAIT

Vous me demandez mon portrait,
Mais peint d'après nature :
Mon cher, il sera bientôt fait,
Quoique en miniature.
Je suis un jeune polisson
Encore dans les classes ;
Point sot, je le dis sans façon,
Et sans fades grimaces.
Onc, il ne fut de babillard,

Ni docteur de Sorbonne
Plus ennuyeux et plus braillard
Que moi-même en personne.
Ma taille à celle des plus longs
Ne peut être égalée,
J'ai le teint frais, les cheveux blonds
Et la tête bouclée.
J'aime le monde et son fracas,
Je hais la solitude;
J'abhorre et noises et débats,
Et tant soit peu l'étude.
Spectacles, bals me plaisent fort,
Et d'après ma pensée
Je dirais ce que j'aime encore...
Si je n'étais au lycée.
Après cela, mon cher ami,
L'on peut me reconnaître :
Oui! tel que le bon Dieu me fit
Je veux toujours paraître.
Vrai démon pour l'espièglerie,
Vrai singe par sa mine,
Beaucoup et trop d'étourderie
Ma foi, voilà Pouchkine.

Le jouvenceau devenu homme avait les lèvres épaisses et proéminentes, les cheveux crépus, le nez recourbé en bec de vautour. Ah! certes, il n'était pas beau! et lui-même plaisantait volontiers sa laideur, griffon-

nant sa caricature en nègre dans les marges de ses vers, comme pour narguer le poète.

Pourquoi en nègre ? parce que son arrière-grand-père maternel était un nègre abyssin, volé à Constantinople, vendu à Pierre le Grand, baptisé et fait général par lui.

Quand on demandait à Pouchkine ce qui avait valu à son aïeul le nom d'Hannibal. « Ce sont les guerres puniques », répondait-il en se redressant avec une comique fierté.

Il y aurait place ici à de belles considérations sur le croisement des nègres d'Afrique et des blancs d'Europe, et sur les surprises que, témoin Pouchkine et Dumas, il tient en réserve à la littérature imaginative de nos arrière-neveux. J'abandonne, sans droit d'inventeur, ce riche filon à celui d'entre vous qui voudra l'exploiter.

Au moral, Pouchkine était fougueux, véhément, passionné, irritable, éprouvant, disait-il, le besoin de mordre les sots et les hypocrites « pour se soulager le cœur », mais excellent, au fond, plein de droiture

et de générosité, fervent de liberté, enthousiaste de vérité et de justice ; ami fidèle, adversaire loyal, sans fiel et sans rancune. « Tu n'as pas de bile, même quand tu mords tes amis, » lui dit un jour, avec autant d'esprit que de raison, Nicolas Tourguénief.

On a prétendu qu'il était athée. Que de fois pourtant, il s'en est défendu avec une vivacité extrême. « Ils me croient donc absolument crétin », s'écriait-il devant Mme de Smirnof en haussant les épaules. C'est qu'il lui arriva fréquemment, ce qui advint une fois à l'abbé Delille.

L'abbé avait fait une description du colibri qui finissait par ces vers :

Et des dieux, *s'ils en ont*, le plus charmant caprice.

Son collègue au Collège de France, l'astronome Lalande, qui dirigeait pour lors le *Mercure*, fit imprimer la pièce avec cette variante :

Et des dieux, *s'il en est*, le plus charmant caprice.

Cela fait, il écrivit à Delille qu'il était

raccommodé avec lui puisqu'ils pensaient tous deux de même sur l'existence de Dieu. Delille lui répondit: « Ce n'est pas ma faute, mon cher confrère, si vous ne voyez pas dans le ciel ce qui y est, et si vous voyez dans mes vers ce qui n'y est pas[1]. »

On voyait de même dans les vers de Pouchkine ce qui n'y était pas, et on n'y voyait pas ce qu'il y avait mis. Ne fallait-il pas, en effet, fermer les yeux à l'évidence pour dénier le sentiment religieux au poète qui a écrit le *Prophète*, et des pièces comme la suivante que je traduis à votre intention:

A l'heure où s'accomplit la grande solennité,
Où dans les tourments, sur la croix, meurt la di-
[vinité,]
Alors aux deux côtés du bois qui vivifie
Marie la pécheresse et la très-sainte Vierge,
Elles sont debout, les deux femmes,
Dans une douleur sans bornes abîmées.

Mais aujourd'hui, au pied de la croix vénérée
Comme sur le perron d'un gouverneur de ville
Nous voyons, à la place des femmes saintes,

1. *Souvenirs inédits d'Aimé Martin*, publiés par l'*Intermédiaire*, XXIX, col. 208.

Avec le fusil et le shako, deux terribles sentinelles.
Pourquoi donc, dites-moi, cette garde qui veille?
Le crucifix est-il un bien de la couronne?
Ou craignez-vous pour lui les voleurs, les souris?
Ou voulez-vous accroître la force du tsar des Tsars?
Ou bien protégez-vous, d'une sauvegarde puissante,
Le maître couronné des épines aiguës,
Le Christ qui a offert docilement son corps
Au fouet des bourreaux, aux clous et à la lance.
Ou craignez-vous que la plèbe n'outrage
Celui dont le supplice a racheté entière la race [d'Adam]
Ou serait-ce pour qu'il ne gêne un noble prome- [neur,]
Qu'on l'empêche de venir là, le simple peuple?

Nous savons aujourd'hui par les mémoires de Mme de Smirnof[1] en quelle occurrence cette œuvre a jailli de l'âme du poète. Un crucifiement du peintre Brulof était exposé en public et gardé par des soldats en faction. Pouchkine, à ce contraste, ressentit au fond de son être un heurt violent. « J'ai pensé, dit-il à Mme de Smirnof, aux soldats romains gardant le sépulcre et empêchant les fidèles d'approcher. » Il écri-

1. *Sievernyi Viestnik*. Janvier 1894, p. 254-255.

vit ses vers « pour se soulager » et leur lecture suggéra aussitôt cette réflexion à Joukovski : « Comme Pouchkine a mûri et comme son sentiment religieux s'est développé, il est beaucoup plus croyant que moi. » Joukovski ajouta : « Ce n'est pas une affaire de sentiment; son cœur et sa raison sont convaincus à la fois; du reste il a écrit « le Prophète » dès sa première jeunesse ».

Et que dirons-nous, Messieurs, si nous voulons juger la valeur littéraire de Pouchkine? Nous devrons reconnaître et proclamer en lui une exubérance joyeuse de vie, de vie intellectuelle et de vie physique, une facilité débordante de composition réglée par un goût fin et sûr, un instinct de la beauté plastique qui n'a d'égal que la noblesse des sentiments où il s'élève, un sens musical que Glinka admirait, et — dominant, commandant tous ces dons, — la folie du cœur jointe au calme de la raison.

Trois traits sont à détacher et à marquer plus profondément dans cette ébau-

che : le culte de la forme, l'impressionnabilité, la gaieté et la joie de vivre.

A l'exemple d'André Chénier, l'amour du beau le tient, le possède. Chénier est déjà son poète de prédilection au moment où en France on le connaît à peine. Il l'admire, il l'exalte, il voit en lui « le seul qui soit grec chez les Français, le seul qui ait eu le sentiment des Grecs pour la poésie. S'il avait vécu, ajoute-t-il, il aurait fait une révolution dans la poésie française ».

Je voudrais profiter de cette affinité entre les deux poètes pour faire comprendre l'un par l'autre. Tenez, ils ont chanté tous deux la nuit. La nuit d'Oukraine de Pouchkine est un de ses morceaux les plus populaires, la nuit de Chénier un de ses fragments les plus beaux. Rapprochons-les. L'original peut-être sauvera la traduction :

Douce est la nuit d'Oukraine,
Limpide le ciel. Les astres brillent.
Une torpeur irrésistible
Alanguit l'air. A peine frissonnent
Les feuilles des peupliers argentés.
La lune paisiblement, du haut du ciel,

Sur Biéla-Tserskof reluit,
Et les jardins des fastueux hetmans
Et l'antique palais sont baignés de lumière.
Douce, douce est toute chose alentour.

. . . . . .

Dans l'une des tours, sous la fenêtre,
Abîmé dans ses graves pensers,
Enchaîné, Kotchoubey est assis
Et sombre regarde vers le ciel.

Écoutons Chénier [1] :

Salut, ô belle nuit, étincelante et sombre,
Consacrée au repos. O silence de l'ombre,
Qui n'entends que la voix de mes vers, et les cris
De la rive aréneuse où se brise Téthys.
Muse, muse nocturne, apporte-moi ma lyre.
Comme un fier météore, en ton brûlant délire,
Lance-toi dans l'espace ; et pour franchir les airs
Prends les ailes des vents, les ailes des éclairs,
Les bonds de la comète aux longs cheveux de [flamme,]
Mes vers impatients, élancés de mon âme
Veulent parler aux dieux, et volent où reluit
L'enthousiasme errant, fils de la belle nuit.

. . . . . .

Féconde immensité, les esprits magnanimes
Aiment à se plonger dans tes vivants abîmes,

1. Poésies, éd. Becq de Fouquières, Paris, 1884, p. 345.

Abîmes de clartés, où, libre de ses fers,
L'homme siège au conseil qui créa l'Univers.

Si vous êtes sensibles, comme je n'en puis douter, au charme magique de ces vers de Chénier, vous pouvez deviner la sereine beauté des vers de Pouchkine.

Les grands artistes, a dit Taine, ont l'âme sympathique, « ils se mettent à la place des êtres ». Tel Pouchkine m'apparaît. Son âme s'ouvre à tous les sentiments, elle est impressionnable à tous les aspects de la nature vivante. Sa phrase musicale, comme une sylphide, glisse, aérienne, sur la cime des fleurs, ou laisse flotter sa traîne étincelante au-dessus des grands bois. Il a l'universalité du génie qui tantôt « humanise » les idées et les sentiments de son peuple, tantôt les traduit dans leur originalité native, sans cesser jamais d'être à l'unisson du génie particulier de la langue et de l'esprit populaire. Ne reconnaîtrons-nous pas à ces traits le poète national ?

Mais il est gai ce poète. Son entrain et sa bonne humeur sillonnent d'éclairs le fond vague et mystique de l'âme russe. Sa

gaieté, qui se joue, jette une gaze fine, légère, constellée, sur les abîmes mystérieux de la destinée humaine, que son regard d'aigle s'est efforcé de sonder. De là dans *Oniéguine*, son chef-d'œuvre, cette alternance incessante de la verve railleuse avec la passion naïve, du scepticisme de surface avec la pensée douloureuse. Ce sont des guirlandes de roses qui enlacent des tombeaux et des débris de colonnes attiques, des papillons d'azur qui voltigent autour des illusions déçues, c'est un merle moqueur qui coupe de son sifflet les trilles du rossignol.

Je m'aperçois, Mesdames, Messieurs, que je ne vous ai pas fait connaître Pouchkine, que je ne vous ai pas dit la centième partie de ce qu'il faudrait vous dire, et voici que l'heure inexorable m'arrête. Peut-être après tout est-ce pour vous l'heure de la délivrance, et avez-vous hâte d'entendre de la vraie musique au lieu de ma pâle transcription d'une musique étrangère.

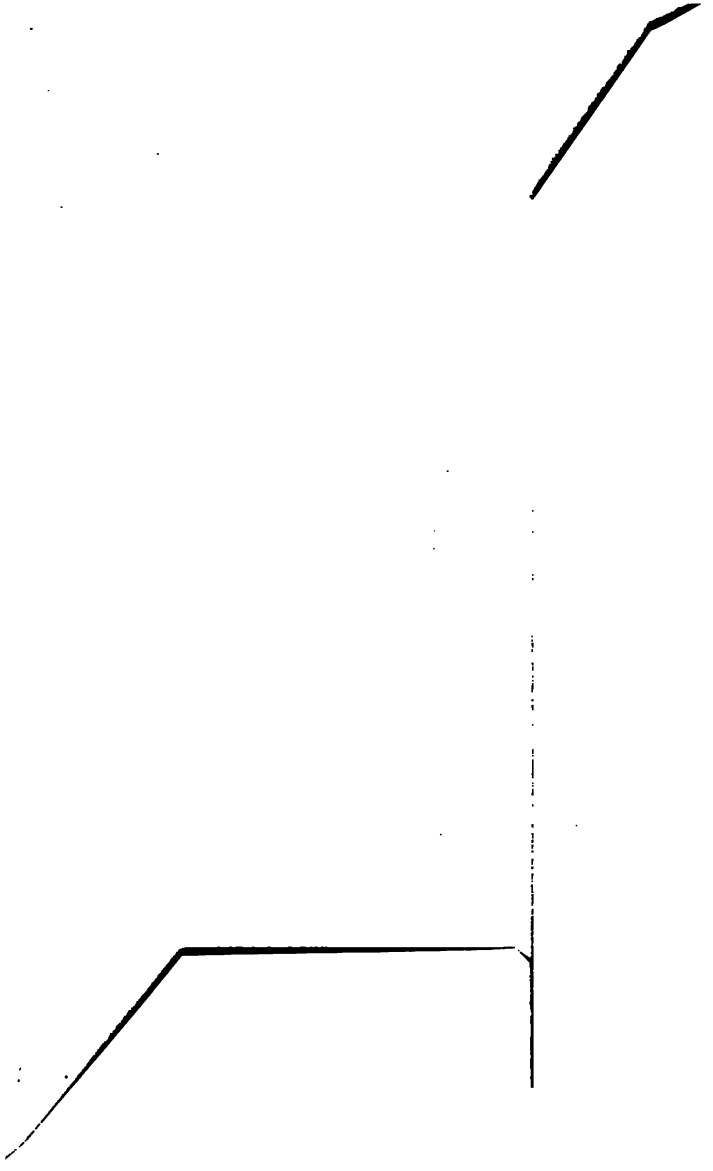
Et pourtant — laissez-moi cette illusion si c'en est une — je ne désespère pas de

vous avoir fait entrevoir, ne fût-ce que par quelques lueurs, un génie rayonnant. S'il est des Russes dans mon auditoire, auprès d'eux j'ai cause gagnée. Il m'aura suffi d'éveiller leur mémoire pour que le grand poète se soit de nouveau emparé de leur être. Mais sur vous aussi, public parisien qui m'avez écouté avec tant de bienveillance, je voudrais que le poète eût pu agir, qu'il eût pu vous toucher de sa langue de flamme, malgré tout ce qu'elle a perdu en passant dans ma bouche. Si quelques-uns de ses accents ont donné à vos âmes la sensation du beau, si quelqu'une de ses strophes a laissé une empreinte dans vos cœurs, alors je me résignerai à ce que ma conférence a eu d'incomplet et d'imparfait, alors je consens volontiers que le bruit de ma voix s'efface à tout jamais de vos mémoires. Car alors je serai sûr d'avoir établi entre vous et tant de millions d'âmes d'une terre lointaine et amie un lien nouveau de sympathie, alors vous pardonnerez à mon poète, à mon admirable poète, d'avoir eu un interprète si peu digne de son génie, d'avoir

eu auprès de vous un si chétif introducteur.

Jacques FLACH.

Angers, imp. A. Burdin et Cie, 4, rue Garnier.



ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

BIBLIOTHÈQUE SLAVE ELZÉVIRIENNE

I — Religion et mœurs des Russes, anecdotes inédites recueillie par le comte Joseph de Maistre et le P. Grivel, copiées sur le manuscrits autographes, mises en ordre et annotées par P. Gagain. In-18 . . . . . 2 fr. 5

II. — La Mort d'Ivan le terrible, drame du comte Tolsto traduit du russe, par Courrière Izambard et Demény. In-18. 2 fr. 5

III. — La Sorbonne et la Russie (1717-1747), par le P. Pierling In-18, elzévir . . . . . 2 fr. 5

IV. — Ant. Possevini Missio Moscovitica, ex annuis litteris Socie tatis Jesu excerpta et adnotationibus illustrata, curante P. Pie ling. Accedit Cardinalis Comensis memorandum de Missi nibus exteris. In-18 . . . . . 2 fr. 5

V. — Rome et Moscou (1547-1579), par le P. Pierling. In-18. 2 fr. 5

VI. — Un Nonce du pape en Moscovie. Préliminaires de la trêv de 1582, par le P. Pierling. In-18 . . . . . 2 fr. 5

VII. — Le Saint-Siège, la Pologne et Moscou (1582-1587), p le P. Pierling. In-18, elzévir . . . . . 2 fr. 5

VIII. — Saint Cyrille et Saint Methode, première lutte des All mands contre les Slaves, avec un essai sur les destinées d Glagol et un Mémoire sur l'alphabet, la langue et le rite de Apôtres slaves au IX^e^ siècle. In-18 . . . . . 5 fr.

IX. — La Russie et l'Orient, mariage d'un Tsar au Vatican. Iva III et Sophie Paléologue, par le P. Pierling. In-18. 2 fr. 5

X. — L'Italie et la Russie au XVI^e^ siècle, par le P. Pierling In-18. . . . . 2 fr. 5

Voyages de Paoletto Centurione à Moscou, Dmitri Guérasimo à Rome, Gian Francesco Citus à Moscou.

XI. — Les Bulgares, par le baron d'Avril. In-18 . . . . 1 fr. 5

XII. — Un grand poète russe. — Alexandre Pouchkine, d'apr les œuvres originales et des documents nouveaux par Flach. In-18 . . . . . 1 fr. 5

XIII. — Correspondance de S. M. l'Impératrice Marie Fédorovna avec Mlle de Nélidoff, sa demoiselle d'honneur. Publiée pa la princesse Lise Troubetzkoi. In-18 (sous presse). 5 fr.

COLLECTION SLAVE

Histoire des littératures slaves, par Pypine et Spasovic, tradu du russe, par Ernest Denis, professeur à la Faculté des lettr de Bordeaux. Un fort volume in-8 de 630 pages . 5 fr.

Littératures des Bulgares — Serbo-Croates — Yougo-Russes

ANGERS, IMP. BURDIN ET C^ie^ RUE GARNIER, 4.